

LES CORRESPONDANCES 22^E ÉDITION... RENDEZ-VOUS EST DONNÉ DU 23 AU 27 SEPTEMBRE

C'est dans le contexte inédit des visages masqués et des chaises distancées qu'ont été lancées les Correspondances 2020. Les nouveaux élus de la DLVA, Jean-Christophe Pétrigny, président, et Sandra Faure, vice-présidente en charge de la culture, ont tenu à présider et ouvrir cette conférence de presse, réaffirmant l'indispensable « *pouvoir d'évasion* » des propositions culturelles en général et de la littérature en particulier. Olivier Chaudenson et Evelyn Prawidlo ont construit cette édition sur le modèle peaufiné au fil des festivals : toutes les facettes de la littérature sont là, avec un

clin d'œil particulier cette année à la « *littérature dessinée* », celle de Clémentine Mélois, artiste invitée sur toute la durée du festival, celle d'Eric Bilal dont la rencontre ouvrira les cinq jours littéraires, et celle de Jeanne Cherhal et Aurélia Arita avec leur concert dessiné du mercredi soir. Les auteurs complices, que l'on a du plaisir à retrouver de livre en livre côtoieront les plumes manosquines pour la première fois. Le « *style manosquin* » des propositions offertes par des lecteurs (apéros littéraires et laboratoire de l'édition) ne manquera pas au programme. Vraie fête de la rentrée littéraire, Les

Correspondances 2020 feront à leur façon honneur aux deux grands écrivains célébrés cette année : Boris Vian dont c'est le centenaire et Jean Giono disparu il y a cinquante ans. 5 jours, 52 auteurs, près de 60 rencontres, siestes et/ou grandes lectures... Un programme intense, concocté avec l'indispensable complicité des mécènes et des partenaires institutionnels (Brigitte Reynaud, vice-présidente du conseil départemental en charge de la culture et Vanessa Charles, responsable du service Culture du département étaient dans la salle). Une mise en œuvre exemplaire par l'engagement de tous les bénévoles



qui viennent renforcer l'équipe professionnelle. De quoi s'évader, rêver, se laisser

embarquer, penser, débattre, réfléchir... grandir.

Françoise ROUGIER

ILS SONT AU PROGRAMME DES CORRESPONDANCES

Fidèle complice des Correspondances et des lecteurs qui les attendent, HPI s'est plongé dans le programme, soucieux de donner à ses lecteurs... juste l'envie de lire, et de rêver.

La sélection qui suit a pour ambition à la fois de saluer les auteurs complices dont chaque livre fait l'objet d'une rencontre manosquine (Serge Joncour, Marie-Hélène Lafon, Rebecca Lighieri, Alice Zeniter) et de mettre en lumière les plumes dont on fera la connaissance (Thierry Beinstingel, Claro, Eduardo Fernando Varela), avec un clin d'œil particulier à l'évocation de Boris Vian au travers de son livre posthume achevé par ses amis de l'Oulipo et à Constance Debré qui sera la prochaine auteure en résidence aux Correspondances pour la saison 2020-2021.

« Yougoslave » - Thierry Beinstingel

Une longue saga qui traverse presque deux siècles, depuis le jour de la mort de Mozart jusqu'à nos jours, mettant en scène les six générations qui sont la famille de l'auteur. Le roman d'une famille d'Europe centrale, que l'on découvre en terre austro-hongroise avant qu'elle ne traverse tous les épisodes d'une histoire faite de guerres, de convoitises politiques, de bouleversements de tous ordres au plus grand mépris de la vie des gens. Et comment pourrait-on ne pas aimer, ne pas admirer ces femmes et ces hommes qui vivent malgré tout, font des enfants, affrontent toutes les diasporas, tous les drames, avec comme seule force celle de vivre et de savoir fêter les grands et petits événements du parcours de chacun ?

Au jour le jour, d'une génération à l'autre, se dessine l'arbre généalogique du récitant. Au cœur du récit, la Yougoslavie, que l'on voit naître puis disparaître, laissant pour autant à l'auteur cette nationalité qui restera la sienne, même lorsqu'il sera aussi Français, au point de donner son titre à ce livre. Une belle leçon d'Histoire, une grande leçon de vie.

« La maison indigène » - Christophe Claro



« La maison indigène » s'annonce comme un « récit ». A la croisée du journal intime et du documentaire, Christophe Claro revisite à Alger la « Maison du Centenaire », construite en 1930 par son grand-père Léon Claro, architecte de renom, en commande du gouvernement pour célébrer le centenaire de l'Algérie française. « La maison indigène », que l'on appelle aussi « La maison mauresque », « n'est pas un décor,

ou plutôt est davantage qu'un décor. C'est un livre, écrit à plusieurs mains, plusieurs cœurs, où il fait bon fermer les yeux, à l'écart des rumeurs ».

Ces pages, ces yeux, ces cœurs, ce sont tous ceux qui ont construit ce passé qui resurgit au fil de la lecture. Au centre du tableau et en personnage principal Albert Camus dont la vocation d'écrivain serait née dans la Maison. Meursault et l'Étranger sont comme le fil rouge du récit, où l'on croise, Sénac, Visconti et Mastroianni. En toile de fond, Léon Claro, le grand-père algérois et la visite de Le Corbusier, témoignage d'importance de la reconnaissance de ses pairs.

En filigrane continu, la figure d'Henri Claro, le père de l'auteur avec lequel ce récit prend l'allure de retrouvailles intimes. Le documentaire devient alors presque une confession. Un père peut-être bien devenu complice à la fin du livre. Une relation compliquée mais pleine d'une certaine tendresse, qui fait de l'écriture de l'auteur comme un pèlerinage au fond de lui-même et du lecteur le témoin d'une rencontre profonde.

Rencontre avec Claro : jeudi 24 septembre, 18 heures, place Marcel Pagnol - Rencontre animée par Maya Michalon

« Love me tender » - Constance Debré

Dans la foulée de « Play boy » son premier livre, Constance Debré poursuit la narration romancée (ou pas ?) de son propre parcours, invitant le lecteur à partager sa quête : est-il indispensable de « faire le deuil » d'un amour, fût-il l'amour d'une mère pour son enfant, pour avoir le droit de « se sentir bien » dans une situation amoureuse d'un tout autre ordre ??? Un récit sur le mode du JE donné dans une écriture précise, sobre, claire, guidée par une démarche authentique. Pas de voyeurisme. Pas d'éclats ostentatoires. La récitante ne cherche ni à se justifier ni à attirer sur elle quelque compassion que ce soit. Elle a juste besoin de se dire, de se dire vrai.

Une lecture facile pour un sujet qui est loin de l'être. Une histoire qui bouscule beaucoup des conceptions de la vie amoureuse, et de la vie tout court.

Un livre qui, en ce sens, dérange, et c'est sans doute cela qui embarque le lecteur. Un livre vrai, pas simple, fort.

Rencontre avec Constance Debré : samedi 26 septembre, 18 h, place d'Herbès - Rencontre animée par Sophie Joubert

« Nature humaine » - Serge Joncour

Quand il parle de la France rurale, c'est de chez lui que parle Serge Joncour. Les « territoires » qu'il met en scène sont son pays. Ces femmes et ces hommes dont il conte la vie, les espoirs, les craintes, les colères, sont sa famille (au sens large, bien sûr), et le lecteur sent bien, tout de suite, que cette fiction dans laquelle il est invité est juste la vie en vrai.

Alors Alexandre, le personnage essentiel de « Nature humaine », on est immédiatement son complice, jusqu'au plus risqué de ses audaces. Cet agriculteur trentenaire qui, derrière quatre générations de Fabrier, paysans éleveurs de vaches limousines, reprend la Ferme des Bertranges, on est avec lui immergé dans les mutations de l'économie et de la société : depuis le départ de ses sœurs vers la vie urbaine et des métiers à la mode jusqu'au projet d'autoroute qui bouleversera le

Serge Joncour
Nature humaine



paysage et la vie rurale. On partage ses embêtements et ses incertitudes, ses convictions profondes, sa soif d'autonomie, ses déceptions, et sa belle histoire d'amour (même si elle est loin d'être facile) qui donne au récit un fil rouge qui parle du cœur.

En plaçant au cœur du roman la tempête de décembre 1999, Serge Joncour dessine d'emblée au récit une scénographie de tragédie, et le lecteur n'en vibre que plus encore. Le tout servi par une construction subtile du récit, loin du déroulé chronologique banal.

Juste de quoi donner un livre passionnant et fort, une histoire d'amour qui plonge dans les fondamentaux de la société et de la vie tout court. Un livre après la lecture duquel on ne sera pas tout à fait le même. Un vrai beau livre. Rencontre avec Serge Joncour : Dimanche 27 septembre, 11 heures, place de l'Hôtel de Ville - Rencontre animée par Yann Nicoll

« Histoire du fils » - Marie-Hélène Lafon

Cette belle France profonde dont Marie-Hélène Lafon est native. Une Terre, au vrai sens du terme, authentique. Un Pays « Où l'on réfléchit beaucoup aux odeurs et aux couleurs, des gens, des choses, des pièces et des moments. Où l'on a la place et le temps pour penser à ceux qui sont loin ».

La vie à Chanterelle, dans le Cantal, pourrait être simplement banale. S'il n'y avait pas André, cet enfant « Qui avait toujours eu deux mots pour ses mères. Il disait maman pour Hélène, sa tante, qui l'avait élevé à Figeac, et ma mère pour Gabrielle, sa mère qui habitait à Paris ».

Le récit s'insère dans tous les recoins de cette famille où André grandit et devient adulte. Les fils de l'arbre généalogique que tissent les années construisent peu à peu le tableau. Au centre, la place vide, celle de l'Absent, celle du père qu'André ne croquera jamais.

Les bonheurs et les drames d'une vie simple et assumée quoi qu'il arrive, les situations heureuses ou compliquées, tous les moments, tous les espaces, tous les gens y ont leur place, juste indispensable. En fil rouge, une générosité, une ouverture, que seules permettent des convictions inébranlables sur le bonheur de vivre.

Une saga donnée dans cette langue solide que l'on aime chez Marie-Hélène Lafon. Un récit construit par un vocabulaire choisi, toujours précis, auquel le doigté d'une merveilleuse ponctuation donne le rythme, comme une dentelle.

On aime ce Pays, on aime ces personnes, on partage leurs vies. L'histoire de ce fils, André, est un livre heureux et profond. Lorsqu'on le referme, on se dit simplement : et moi, à quoi

je joue ? N'est-ce pas une superbe leçon de vie ?

Rencontres avec Marie-Hélène Lafon : samedi 26 septembre, 11 h, à la librairie Le Bleu de Banon - Rencontre animée par Marc Gaucheran et l'équipe du Bleu de Banon. Dimanche 27 septembre, 14h30, place Marcel Pagnol - Rencontre animée par Maya Michalon

« Il est des hommes qui se perdent toujours » - Rebecca Lighieri

Tout le livre est dans le titre. Un récit on ne peut plus noir, que donne à la première personne le jeune Karel, déclinant un constat sans appel : il est des êtres, des groupes sociaux, des espaces, pour lesquels aucune place n'est faite pour une vie sereine. Même si tout au fond de ces vies existe une forme de vrai bonheur. La Cité Artaud et le Passage 50 dans les quartiers Nord de Marseille (mais l'on pourrait être n'importe où ailleurs) sont hors du temps, hors du monde. La vie y a ses règles propres, la haine et la cruauté y dictent le quotidien. La tendresse, l'entraide, une indéfectible complicité, l'amour ont leur place, leurs langages, mais il n'empêche, les insultes, les coups, les mises à mort ponctuent les histoires des gens.

Karel donne avec une lucidité poignante le récit de sa quête sans fin. Il embarque sans fard le lecteur dans son aspiration à l'amour et à la paix tout autant que dans la violence latente qui l'habite, qu'il le veuille ou non. C'est un constat froid, sans fioriture, qui ne se discute pas. Pas de recherche d'analyse, l'auteur ne joue pas la sociologue, pas plus qu'elle ne cherche à donner dans le militantisme et la recherche de « solution ».

Un roman noir, plus noir que noir. A la fois parce qu'il ouvre sur un meurtre dont les méandres se dessinent petit à petit. Mais encore plus par l'impuissance qui s'impose à tous ces êtres. Un livre dans lequel il faut chercher, pour le trouver, le fil du goût de vivre. Et c'est cette quête sans fin qui tient si bien le lecteur.

Rencontre avec Rebecca Lighieri : samedi 26 septembre, 16h30, place de l'Hôtel de Ville - Rencontre animée par Michel Abescat

« Patagonie route 203 » - Eduardo Fernando Valera



Un long, un immense voyage dans ce « monde du bout du monde », rude jusqu'à être carrément inhospitalier, et pourtant tellement envoûtant. Parker, le conducteur de poids lourd et Mayten, dont le regard est inoubliable, sont comme ensorcelés l'un par l'autre dès leur première rencontre, tout autant que par cet Univers dans lequel ils mènent une quête qu'ils ne maîtrisent ni l'un ni l'autre. Aucun des deux

ne sait plus, ne peut plus vivre ni l'un sans l'autre ni sans les longues routes et les espaces incertains de Patagonie, au-delà des embûches, des catastrophes naturelles, des avatars fortuits. Un chemin qui ne croise que des étendues sans fin et des êtres sans nuances, une lecture sans frontières, sans limites au rêve, un suspense permanent pour le lecteur auquel, de surcroît, il revient d'écrire lui-même la fin de l'histoire.

Une écriture longue comme le dessin de la Patagonie sur la carte, forte comme les habitants, large comme les paysages. Un beau livre, grand comme ce « monde du bout du monde ».

Rencontre avec Eduardo Fernando Varela : vendredi 24 septembre, 18 h, place d'Herbès - Rencontre animée par Sophie Joubert

« Comme un empire dans un empire » - Alice Zeniter

Et si le monde était la « colocation », de deux Empires. Deux espaces-temps dont l'un serait le DEHORS et l'autre le DEDANS. La frontière entre les deux, la touche « Enter », de l'ordinateur.

L, le personnage féminin essentiel du roman, évolue dans le DEHORS, cet espace « flou et immense » dont elle sait franchir les murs parce qu'elle connaît tous les codes. Antoine, dont elle croise le chemin, est embarqué dans le DEDANS, mais l'on ne peut pas dire qu'on l'y sente heureux. Autour d'eux, toute une génération née après le début du vingt-et-unième siècle. Des femmes et des hommes jeunes, qui cherchent une vie vraie, qui déclineraient des convictions authentiques. Ce n'est pas un roman à intrigues ni à suspense. C'est la force de ces existences que partage le lecteur. Serait-ce cela que l'on nomme « l'Engagement » ?

Une écriture qui mène le récit tambour battant. Un vocabulaire qui n'a pas peur des termes techniques des hackers, même s'ils ne constituent jamais un obstacle. Pas de fin tonitruante, juste la vie qui continue. Comme si l'auteur disait au lecteur : maintenant, vas-y, c'est à toi de jouer ».

Rencontre avec Alice Zeniter : vendredi 25 septembre, 18 h, place de l'Hôtel de Ville - Rencontre animée par Yann Nicol

« On n'y échappe pas » - Boris Vian et Oulipo

Un vrai polar plein de meurtres, d'enquêtes, d'intrigues et de suspense. Un récit inventé par Boris Vian, demeuré inachevé à son décès, et repris, à la demande des héritiers de l'auteur, par l'OULIPO à l'occasion du Centenaire Vian. Une belle aventure d'artistes qui ont su s'infiltrer dans le scénario et l'écriture de Boris Vian et conduire le récit jusqu'à son terme dans la plus grande fidélité et le plus total respect. Le lecteur, lui, n'a plus qu'à profiter avec délices de toute l'histoire. Mais attention : pas de halte possible, la lecture est si vivante qu'elle ne supporte pas d'entracte !

Rencontre avec Les Oulipiens Clémentine Mélois et Hervé Le Tellier : Dans le cadre de l'Apéro Littéraire, vendredi 25 septembre, 11 h, place d'Herbès. Lecture par les membres du Comité de Lecture des Correspondances, mise en espace par Raphaël France-Kullmann - Rencontre animée par Nathanaële Corriol et Sylvie Pezon

Françoise ROUGIER